

L'OMBRE

DES

AUTRES



PAR L'AUTEUR DE *L'HOMME CRAIE*

C.J. TUDOR

Pygmalion 

L'Ombre des Autres

DU MÊME AUTEUR

L'Homme craie, Pygmalion, 2018, J'ai lu, 2019

La Disparition d'Annie Thorne, Pygmalion 2019, J'ai lu, 2020

C.J. Tudor

L'Ombre des Autres

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Thibaud Elioroff*

Pygmalion 

Titre original : *The Other People*

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© C. J. Tudor, 2020
© 2021, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-3305-9

*À ma mère et mon père.
Les meilleures personnes.*

« L'enfer, c'est les autres »

Jean-Paul Sartre

Elle dort. Une fille au teint pâle dans une pièce aux murs blancs. Entourée de machines, gardiens mécaniques qui la retiennent dans le monde des vivants, l'empêchent de dériver au gré d'une éternelle marée obscure.

Leurs bips persistants et sa respiration laborieuse sont les seules berceuses qui résonnent aux oreilles de la fille. Avant, elle aimait la musique. Elle aimait chanter. Elle aimait en jouer. Elle en entendait partout – les oiseaux, les arbres, la mer.

Un petit piano meuble un coin de la pièce. Bien que la housse soit relevée, une fine couche de poussière couvre les touches. Une conque ivoirine trône en haut de l'instrument. Ses entrailles d'un rose soyeux rappellent les courbes délicates d'une oreille.

Les machines bipent et vrombissent.

La conque vibre.

Un do perçant s'élève soudain dans la pièce.

Quelque part, une autre fille tombe.

1.

Lundi 11 avril 2016
M1 Nord

Il remarqua d'abord les autocollants, qui encadraient le pare-brise arrière de la voiture et s'alignaient sur le pare-chocs.

Klaxonne si tu as le feu aux fesses.

Ne me suivez pas, je suis perdu.

Si tu conduis comme moi, tu as intérêt à croire en Dieu.

Mon klaxon est cassé, mais mon majeur fonctionne très bien.

Les vrais mecs aiment Jésus.

Joli pot-pourri de messages contradictoires. Il en émergeait pourtant une certitude : le conducteur était un con. Gabe aurait parié qu'il portait des t-shirts imprimés de slogans et qu'il possédait à son bureau une photo de singe avec les mains sur la tête légendée : *Pas besoin d'être fou pour travailler ici, mais ça aide.*

Il doutait que le conducteur puisse voir quoi que ce soit dans son rétroviseur intérieur. D'un autre côté, son hayon fournissait de quoi lire aux autres usagers en cas de bouchons. Comme celui dans lequel ils étaient actuellement coincés. Une file ininterrompue de voitures rampant le

long des travaux de la M1 ; Gabe avait l'impression qu'il était là depuis le siècle dernier et qu'il y serait encore pour quelques autres.

Il soupira et fit jouer ses doigts sur le volant, comme si cela pouvait accélérer le trafic ou invoquer une machine à voyager dans le temps. Il était presque en retard. Pas tout à fait. Pas encore. Il restait une infime possibilité qu'il arrive chez lui à l'heure. Mais il ne nourrissait guère d'espoir. En réalité, l'espoir l'avait abandonné quelque part au niveau de la sortie 19, avec tous les conducteurs équipés d'un GPS et assez malins pour tenter leur chance sur le réseau secondaire.

Le plus frustrant était qu'il avait pour une fois réussi à ne pas partir trop tard. Il aurait dû se trouver chez lui à 18 h 30, assez tôt pour dîner en famille et coucher Izzy, ce qu'il avait promis – *promis* – à Jenny.

« Une fois par semaine. C'est tout ce que je demande. Juste une soirée où on mange ensemble, où tu lis une histoire à ta fille et où on fait semblant d'être une famille normale et heureuse. »

Ça avait fait mal. C'était le but.

Bien sûr, il aurait pu faire remarquer que c'était *lui* qui avait préparé Izzy pour l'école le matin même, afin que Jenny puisse être à l'heure chez son client. Que c'était *lui* qui avait consolé sa fille et lui avait badigeonné le menton de crème antiseptique quand leur chat caractériel (celui que *Jenny* avait sauvé de la rue) l'avait griffée.

Mais il ne l'avait pas fait, car tous deux savaient que ça ne compensait pas toutes les occasions manquées, les fois où il avait été absent. Jenny n'était pas une femme déraisonnable, mais sur le chapitre de la famille, elle avait tracé une ligne très claire. Si vous la dépassiez, elle ne vous laissait pas revenir en arrière avant un bon moment.

La dévotion farouche qu'elle portait à leur fille était l'une des raisons pour lesquelles il l'aimait. La mère de

Gabe, elle, réservait la sienne à la vodka bon marché, et il n'avait jamais connu son père. Gabe avait juré qu'il agirait différemment, qu'il serait toujours présent pour sa fille.

Et malgré ça, voilà qu'il se retrouvait coincé sur la route, à deux doigts d'arriver en retard. Une fois de plus. Jenny ne le pardonnerait pas. Pas cette fois. Il ne voulait pas s'appesantir sur ce que ça signifiait.

Il avait essayé de l'appeler, mais il était tombé sur sa boîte vocale. Et son téléphone avait désormais moins d'un pour cent de batterie et s'éteindrait d'une minute à l'autre. Il avait fallu qu'il oublie son chargeur à la maison, justement aujourd'hui. Il n'avait donc d'autre choix que de rester assis là, en résistant à l'envie d'écraser l'accélérateur pour dégager toutes les voitures qui se trouvaient devant lui, à martyriser le volant de ses doigts et à supporter la vue de ce foutu Sticker Man.

Beaucoup d'autocollants n'étaient plus de première jeunesse. Passés et fripés. La voiture elle-même ne valait guère mieux. Une vieille Cortina, ou quelque chose d'approchant, d'une couleur qui faisait fureur dans les années 1970, une sorte d'or sale. Banane pourrie. Coucher de soleil pollué. Étoile mourante.

Le pot d'échappement branlant crachait par intermittence des panaches de fumée grise. Le pare-chocs tout entier était piqueté de rouille. Le logo du constructeur manquait à l'appel, tout comme la moitié de la plaque d'immatriculation. Seules les lettres « T » et « N » et un morceau de 6 ou de 8 demeuraient lisibles. Gabe fronça les sourcils. C'était illégal. Cette épave n'était probablement pas en état de rouler, et on pouvait supposer que son conducteur n'avait ni assurance ni permis. Mieux valait garder ses distances.

Il envisageait de changer de file quand le visage de la fillette apparut dans le pare-brise arrière, parfaitement

encadré par les autocollants écaillés. Elle semblait avoir cinq ou six ans. Visage lunaire, joues roses. Fins cheveux blonds rassemblés en deux couettes hautes.

La première chose qu'il se dit, c'est qu'elle aurait dû être attachée.

La deuxième fut : *Izzy*.

Elle le regarda. Les yeux écarquillés. Ouvrit la bouche, révélant une incisive manquante. Il se rappelait l'avoir enveloppée dans un mouchoir et mise sous son oreiller pour la petite souris.

Elle articula : « Papa ! »

Puis une main se tendit vers l'arrière de l'habitacle, l'attrapa par le bras et la tira sur la banquette. Hors de vue. Partie. Disparue.

Il fixa le pare-brise.

Izzy.

Impossible.

Sa fille était à la maison, avec sa mère. Probablement devant la chaîne Disney pendant que Jenny préparait le dîner. Elle ne pouvait pas se trouver à l'arrière d'une étrange voiture, allant Dieu sait où, pas même attachée dans un siège enfant.

Les autocollants l'empêchaient de voir le conducteur. C'est à peine s'il apercevait le sommet de leurs têtes au-dessus de *Klaxonne si tu as le feu aux fesses*. Et merde. Il klaxonna. Puis il fit des appels de phares. La voiture sembla prendre un peu de vitesse. Devant lui, la zone de travaux se terminait, et avec elle la limitation à 80 km/h.

Izzy. Il enfonça l'accélérateur de son nouveau Range Rover et partit comme une fusée. Et pourtant le vieux tas de ferraille rouillé devant lui s'éloignait. Il appuya plus fort sur la pédale. Observa le compteur de vitesse franchir la barre des 110... 120... 130. Alors qu'il se rapprochait, la voiture s'engagea brusquement dans la voie centrale et

mit plusieurs véhicules entre eux. Gabe suivit, coupant la route à un poids lourd. Le beuglement de l'avertisseur le rendit presque sourd. Il eut l'impression que son cœur allait sortir de sa poitrine, comme ce putain d'Alien.

La voiture qu'il poursuivait zigzaguait dangereusement dans le trafic. Gabe était bloqué par une Ford Focus à sa droite et une Toyota devant lui. Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, déboîta dans la file de gauche et doubla vivement la Toyota¹. Au même moment, une Jeep se rabattit depuis la file de droite, manquant son capot de peu. Il écrasa la pédale de frein. Le conducteur de la Jeep alluma ses feux de détresse et lui fit un doigt.

« Va te faire foutre, espèce de branleur ! »

Le tas de ferraille était maintenant loin, zigzaguant toujours, ses feux arrière disparaissant peu à peu. Il ne pouvait pas le rattraper. C'était trop dangereux.

Et puis, essayait-il de se convaincre, il avait dû se tromper. Forcément. Ça ne pouvait pas être Izzy. Impossible. Que diable ferait-elle dans cette voiture ? Il était fatigué, stressé. Il faisait sombre. Ça devait être une autre fillette qui ressemblait à Izzy. Qui lui ressemblait beaucoup. Une fillette qui avait les mêmes couettes, la même dent manquante. Une fillette qui l'avait appelé « Papa ».

Un panneau annonçant une station-service à huit cents mètres apparut dans son champ de vision. Il pourrait s'y arrêter et passer un coup de fil, ça le rassurerait. Mais il était déjà en retard ; mieux valait continuer. D'un autre côté, il n'était plus à deux minutes près. La bretelle se rapprochait. Continuer ? S'arrêter ? Continuer ? S'arrêter ? *Izzy*. Au dernier moment, il vira sèchement à gauche, coupant le zébra

1. On rappellera que, les Anglais roulant à gauche, les files sont inversées sur l'autoroute (la plus lente à gauche, la plus rapide à droite ; et les sorties se font par la gauche). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

et déclenchant de nouvelles protestations sonores. Il accéléra dans la bretelle et pénétra dans la station-service.

Gabe ne s'arrêtait jamais dans ce genre d'endroits, qu'il trouvait déprimants, pleins de gens malheureux qui n'étaient pas là par choix.

Il gaspilla de précieuses minutes à courir en tous sens parmi les rayons de nourriture à la recherche d'un téléphone public, qu'il finit par trouver dans un coin près des toilettes. Le seul. Plus personne n'en utilisait. Il perdit encore du temps à chercher de la monnaie avant de se rendre compte qu'il pouvait payer par carte. Il sortit la sienne de son portefeuille, la glissa dans la fente et appela chez lui.

Jenny, toujours occupée avec Izzy, ne répondait jamais à la première sonnerie. Elle disait parfois qu'elle aurait aimé avoir huit paires de mains. Il devrait être là plus souvent, se morigéna-t-il. L'aider.

— Allô ?

Une voix féminine. Mais pas celle de Jenny. Une voix inconnue. S'était-il trompé de numéro ? Il ne le composait pas souvent. Tout passait par les portables. Il vérifia l'écran du téléphone public. Pourtant, c'était bel et bien celui de leur ligne fixe.

— Allô ? répéta la voix. Êtes-vous monsieur Forman ?

— Oui, c'est moi. Mais qui êtes-vous ?

— Capitaine Maddock à l'appareil.

Une policière. Chez lui. Répondant au téléphone.

— Où êtes-vous, monsieur Forman ?

— Sur la M1. Enfin, dans une station-service. De retour du travail.

Il bafouillait. Comme s'il était coupable. Mais quoi, il *était* coupable, non ? De plein de choses.

— Vous devez rentrer, monsieur Forman. Immédiatement.

— Pourquoi? Qu'est-ce qui se passe? *Qu'est-il arrivé?*

Un long silence. Lourd, étouffant. Du genre de ceux qui débordent de non-dits sur le point de foutre votre vie en l'air.

— C'est à propos de votre femme... et de votre fille.

2.

Lundi 18 février 2019
Station-service de Newton Green, M1,
sortie 15, 1 h 30

L'homme maigre buvait son café noir, très sucré. Il prenait rarement à manger. Une fois, peut-être deux, il avait commandé des toasts et les avait délaissés au bout de deux bouchées. Il avait le regard, se dit Katie, de ceux qui sont plus proches de la mort que n'en atteste le nombre de leurs années. Il flottait dans ses vêtements comme l'aurait fait un épouvantail sans son rembourrage de paille. L'émaciation avait creusé des gouffres dans son visage, sous ses yeux et ses pommettes. Ses doigts, lorsqu'il se saisissait de la tasse de café, étaient longs et délicats, les os si saillants qu'ils semblaient toujours sur le point de trancher la fine peau qui les recouvraient.

Si Katie ne l'avait pas connu, elle se serait dit qu'il était en phase terminale. Cancer. Sa grand-mère était passée par là, et ils partageaient le même regard. Mais c'était une tout autre maladie dont il souffrait. De celles qui s'attaquent au cœur et à l'âme. Les meilleurs traitements et les médecins les plus compétents n'auraient pu guérir ce qui affligeait cet homme. Rien ne le pouvait.

Quand il avait commencé à venir régulièrement à la station, une ou deux fois par mois, il distribuait des prospectus. Katie lui en avait pris un. Des photos d'une fillette. M'AVEZ-VOUS VUE? Bien sûr que Katie l'avait vue, comme tout le monde. Elle était passée en boucle aux informations. Elle et sa mère.

À l'époque, l'homme maigre avait de l'espoir. Ou quelque chose d'approchant. Le genre d'espoir délirant qui agit comme une drogue sur ceux qui s'en nourrissent. C'est tout ce qui leur reste. Ils tirent dessus comme sur une pipe à crack, tout en sachant que l'espoir lui-même est devenu une addiction. On dit que la haine et l'amertume vous détruisent. C'est faux. C'est l'espoir, qui vous ronge de l'intérieur comme un parasite, qui vous jette dans des eaux infestées de requins. Mais qui ne vous tue pas. Il n'a pas cette miséricorde.

L'homme maigre avait été avalé tout cru par l'espoir. Il n'avait plus rien. Sinon un paquet de points sur sa carte de fidélité.

Katie débarrassa sa tasse vide et passa un coup d'éponge sur sa table.

- Je vous en sers un autre?
- Service en salle?
- Seulement pour les clients réguliers.
- Merci, mais je dois y aller.
- OK. À bientôt.
- Ouais, fit-il en hochant la tête.

Leurs conversations se résumaient à ça. Toutes. S'était-il rendu compte qu'il parlait à la même personne chaque fois qu'il venait? Elle avait l'impression que les autres n'étaient que des figurants à ses yeux.

Katie avait entendu dire qu'il se rendait dans d'autres cafétérias, d'autres stations-service. Les employés se connaissaient, en parlaient entre eux. De même que les agents de

police, qui venaient souvent. D'après la rumeur, il passait ses jours et ses nuits sur la route, s'arrêtant dans différentes stations-service, à la recherche de la voiture dans laquelle sa fille avait disparu.

Katie espérait que c'était faux. Elle espérait que l'homme maigre finirait par trouver la paix. Pas seulement pour lui. Quelque chose en lui, son désespoir silencieux, lui mettrait les nerfs à vif. Elle espérait surtout qu'un jour, elle viendrait travailler sans plus jamais avoir à penser à lui.

3.

Conduire de nuit. Avant, Gabe n'aimait pas particulièrement ça. L'éblouissement des phares venant en sens inverse. Les portions non éclairées où l'asphalte semblait se fondre dans le néant. Comme s'il plongeait dans un trou noir. Il avait toujours trouvé ça déstabilisant. Dans l'obscurité, tout semblait différent. Les distances se modifiaient, les silhouettes se déformaient.

Ces jours-ci (ou plutôt ces nuits), c'est là qu'il se sentait le mieux. Confortablement installé dans le siège conducteur, bercé par une musique planante. Ce soir, Laurie Anderson. *Strange Angels*. C'était l'album qu'il écoutait le plus souvent. Un son éthéré, étrange, qui résonnait en lui. Qui faisait écho à son errance sur le tarmac plongé dans l'obscurité.

Parfois, il s'imaginait naviguer sur les eaux sombres et profondes d'une rivière. Quand il ne dérivait pas dans les ténèbres éternelles de l'espace. Étrange, les pensées qui vous traversaient aux petites heures, quand votre cerveau aurait dû être au lit. Mais même s'il laissait son esprit vagabonder, il gardait toujours les yeux sur la route, alerte, aux aguets.

Gabe ne dormait pas vraiment. Pas bien. C'était l'une des raisons qui le poussaient à conduire. Quand il avait

besoin de faire une pause, pas pour se reposer mais parce qu'il sentait qu'il le *devait*, il s'arrêtait dans l'une des stations-service qu'il en était venu à bien connaître.

Il pouvait toutes les énumérer, dans les deux sens de la M1, et citer les équipements dont chacune disposait, le taux de satisfaction client et les distances qui les séparaient. Pour autant qu'il puisse en juger, elles étaient ce qu'il avait de plus proche d'un foyer. Sachant l'aversion qu'elles lui inspiraient autrefois, l'ironie de la chose ne lui échappait pas. Quand il désirait davantage qu'un ravitaillement en café noir, il garaït son camping-car sur l'une des places réservées aux poids lourds et s'allongeait à l'arrière pendant deux heures. Il se reprochait souvent ce temps perdu à ne rien faire, à ne pas chercher. Mais quoique son esprit ne se repose jamais, ses yeux, ses poignets et ses jambes avaient besoin de ce répit. Parfois, quand il descendait du siège conducteur, il se faisait l'impression d'être un homme de Néandertal accédant à la position verticale pour la toute première fois. Alors il se contraignait à fermer les yeux, à étirer sa carcasse d'un mètre quatre-vingt-dix autant qu'il le pouvait dans l'espace réduit du camping-car et s'accordait ainsi cent vingt minutes de pause, pas une de plus, toutes les vingt-quatre heures. Puis il reprenait la route.

Il avait sur lui tout ce dont il avait besoin. Son nécessaire de toilette, quelques vêtements de rechange. Les visites occasionnelles à la laverie, en ville, le détournaient pour quelques heures de l'autoroute. Il n'aimait pas ces incursions, qui ne lui rappelaient que trop la normalité du quotidien de la plupart de ses concitoyens. Faire les courses, travailler, aller boire un café, emmener les gosses à l'école. Toutes ces choses qu'il ne faisait plus. Toutes ces choses qu'il avait perdues ou laissées filer.

Sur l'autoroute, dans les stations-service, la normalité n'avait pas droit de cité. Chacun se trouvait quelque part

entre son point de départ et son lieu d'arrivée. Ni à l'un ni à l'autre. Un peu comme au purgatoire.

Il gardait son téléphone et son ordinateur à portée de main, ainsi que deux chargeurs et plusieurs batteries de rechange (il ne commettrait plus jamais la même erreur). Quand il ne conduisait pas, il occupait son temps à boire du café, à lire les informations – au cas où – et à consulter les sites de personnes disparues.

La plupart de ces derniers étaient à peine plus que des panneaux d'affichage. Ils relayaient les alertes, postaient des mises à jour, organisaient des événements dans le but d'attirer l'attention du public. Dans l'espoir fou que quelqu'un, quelque part, ait vu quelque chose et se mette en contact avec les bonnes personnes.

Au début, il les écumait religieusement. Mais au bout d'un moment, l'espoir et le désespoir avaient eu raison de lui. Les mêmes photographies, *ad nauseam*. Les visages de gens disparus depuis des années, des décennies. Figés dans le temps par le flash d'un appareil photo. Leurs coupes de cheveux de plus en plus démodées, leurs sourires de plus en plus sinistres à mesure que passaient les Noël et les anniversaires.

Et puis il y avait les nouveaux visages qui apparaissaient presque quotidiennement, auxquels s'accrochait encore un semblant de vie. Ceux dont l'oreiller gardait la trace, dont la brosse à dents n'avait pas encore séché, dont les vêtements sentaient toujours le propre et pas la moisissure ou l'antimite.

Mais cela arriverait. Comme c'était arrivé aux autres. Le temps ne s'arrêterait pas pour eux. Le reste du monde continuerait son voyage. Seuls ceux qui les aimaient resteraient à quai. Incapables de partir, incapables d'abandonner leur veille.

Les disparitions diffèrent de la mort. D'une certaine manière, c'est pire. La mort est une fin. La mort permet

d'exprimer son chagrin. De commémorer, d'allumer des cierges, de déposer des gerbes. De laisser partir l'être aimé.

Une disparition vous plonge dans les limbes. Vous vous retrouvez échoué en un lieu étranger et lugubre où l'espoir miroite faiblement sur l'horizon, sous l'œil avide des vautours de la souffrance et de la détresse.

Son téléphone vibra dans le support accroché au tableau de bord. Il jeta un coup d'œil à l'écran. Ses poils se hérissèrent sur sa nuque.

Quand vous arpentez assez longtemps les routes du pays aux heures où le soleil ne brille pas, vous croisez d'autres oiseaux de nuit. D'autres vampires. Les chauffeurs de poids lourds ou de camionnettes longue distance. Les flics, les ambulanciers, les employés des stations-service. Comme la serveuse, la blonde. Elle était encore de service, ce soir. Elle avait l'air sympa, mais toujours crevée. Il supposait qu'elle avait eu un mari, mais qu'il l'avait quittée. Elle bossait désormais de nuit, pour pouvoir s'occuper de ses mêmes la journée.

Voilà un truc qu'il faisait souvent. Inventer une histoire aux gens, comme s'ils étaient les personnages d'un roman. Il lisait en certains comme dans un livre ouvert. D'autres mettaient plus de temps à livrer leurs secrets. Et il y en avait qui resteraient éternellement hermétiques à son imagination.

Comme le Samaritain.

« T où ? », disait son SMS.

En temps normal, Gabe ne supportait pas les abréviations, même dans les textos – un reliquat de son ancien métier de rédacteur –, mais il pardonnait au Samaritain, pour un certain nombre de raisons.

Il appuya sur l'icône de saisie vocale et articula :

— Entre Newton Green et Watford Gap.

Les mots s'affichèrent sur l'écran. Gabe pressa le bouton d'envoi.

Le message suivant ne se fit pas attendre :

« Rejoins moi @ Barton Marsh, sort 14. J t envoie le plan. »

Barton Marsh. Un village à proximité de Northampton. Pas très joli. À un bon quart d'heure de sa position.

« Pourquoi ? »

La réponse tenait en quatre mots. Des mots qu'il attendait depuis des années. Des mots qu'il avait redouté d'entendre.

« G trouvé la voiture. »

4.

Station-service de Tibshelf, M1, sortie 28-9

Fran sirotait son café. Enfin, ce qu'elle supposait être du café. Le menu prétendait qu'il s'agissait de café. Ça avait l'aspect du café. Ça sentait vaguement le café. Mais ça avait un goût de merde. Elle secoua une nouvelle bûchette de sucre. La quatrième. De l'autre côté de la table en plastique collant, Alice picorait sans conviction un morceau de toast anémique qui faisait à peine mieux que le café en matière de publicité mensongère.

— Tu vas manger ce truc ? s'enquit Fran.

— Non, répondit Alice d'une voix absente.

— Vaut peut-être mieux pas, approuva Fran avec un sourire compatissant qui déclencha une douleur dans ses joues... aux moins étaient-elles maintenant en phase avec ses yeux et sa tête.

Cette dernière la lançait comme jamais sous la lumière crue des plafonniers. Elle n'avait rien mangé depuis la veille au matin. Son estomac avait renoncé à la faim depuis longtemps, mais la douleur lui pilonnait le cerveau à cause du manque de nourriture et de sommeil. C'était en partie pour cela qu'elle avait décidé de s'arrêter boire un café et

manger un morceau. Tu parles d'une réussite. Une bonne leçon, oui. Elle repoussa sa tasse.

— Tu veux aller au petit coin avant qu'on parte ?

Alice commença à secouer la tête avant de se raviser.

— Jusqu'où est-ce qu'on doit aller ?

Bonne question. Quelle distance serait suffisante ? Elle n'en avait pas la moindre idée, mais elle ne voulait pas l'admettre devant Alice. Elle était censée être celle qui savait, celle qui avait un plan. Elle ne pouvait pas dire à Alice qu'elle se contentait de rouler, aussi vite qu'elle l'osait, pour mettre le plus de kilomètres possible entre elles et leur dernière adresse.

— La route est encore longue, mais il y a plein d'autres stations-service en chemin.

Jusqu'à ce qu'elles quittent l'autoroute, bien sûr, auquel cas la seule option disponible serait un arrêt sur le bas-côté.

Alice se renfrogna.

— Je vais y aller, alors, dit-elle d'une voix aussi enthousiaste que si on lui avait demandé d'entrer dans la cage aux lions.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Alice tergiversa de nouveau. Entre autres choses, elle avait une phobie des toilettes publiques. Mais, à huit ans, sa peur de passer pour un bébé était encore plus grande.

— Non, ça va.

— Sûre ?

Alice hocha la tête puis, avec cette sombre résignation qui la faisait paraître tellement plus âgée, elle se leva. Après une nouvelle hésitation, elle ramassa son sac de l'autre côté de la table. Un petit sac à dos rose orné de fleurs violettes qui ne la quittait jamais, même aux toilettes. Lorsqu'elle le passa à son épaule menue, il produisit un cliquetis minéral.

Fran s'efforça de ne pas froncer les sourcils, de ne pas laisser la peur modifier ses traits. Elle porta sa tasse à ses

lèvres et fit semblant de boire tandis qu'Alice s'éloignait ; longs cheveux bruns noués en queue de cheval, jean rentré dans ses fausses Ugg, large duffel-coat avalant sa silhouette efflanquée.

Une bouffée d'amour pur la submergea. C'est le genre de choses qui vous prend par surprise. Terrifiant, l'amour qu'on peut porter à un enfant. À la minute où cette petite tête molle et collante se retrouve dans vos bras, tout change. Votre vie oscille entre émerveillement et terreur : émerveillement d'avoir donné naissance à quelque chose de si incroyable, terreur à l'idée qu'elle vous soit arrachée à tout instant. Jusque-là, la vie ne lui avait jamais paru si fragile et menaçante.

Le seul moment où vous pouvez relâcher votre vigilance, c'est quand ils dorment, en sécurité au fond de leur lit. Mais le problème, c'était qu'Alice ne dormait pas dans son lit. Pas toujours. Elle pouvait s'assoupir n'importe où, à tout moment. Sur le chemin de l'école, au parc, dans les toilettes publiques. Et elle passait de l'éveil au sommeil sans aucune transition. C'était terrifiant.

Mais pas aussi terrifiant que lorsqu'elle se réveillait.

Fran songea au sac à dos. Au cliquetis inquiétant. La panique s'insinua dans sa poitrine comme un papillon de nuit affolé.

Alice observa le panonceau des toilettes pour dames. Une femme affublée d'une jupe triangulaire. Quand elle était petite, elle croyait qu'il lui serait interdit d'y entrer si elle portait un pantalon. À présent, elle n'avait aucune envie d'y entrer. La peur lui nouait le ventre, ce qui ne rendait son envie que plus pressante.

Ce n'était pas des toilettes qu'elle avait peur. Ni même des bruyants sèche-mains (enfin, plus maintenant). C'était d'autre chose. Une chose qu'il était difficile d'éviter dans tout lieu d'hygiène, mais surtout dans les

toilettes publiques, où s'alignaient des rangées sans fin de lavabos le long de murs formant parfois des recoins inattendus.

Les miroirs. Alice n'aimait pas les miroirs. Ils la terrorisaient depuis toute petite. Dans l'un de ses plus anciens souvenirs, elle s'était déguisée et s'était glissée dans la chambre de sa mère pour voir à quoi elle ressemblait dans le grand miroir. Elle s'était tenue devant lui, resplendissante dans sa robe d'Elsa... et s'était mise à hurler.

Tous ne posaient pas problème. Certains étaient inoffensifs. Elle ignorait pourquoi. Tout comme elle ignorait pourquoi d'autres étaient dangereux. Les miroirs qu'elle ne connaissait pas présentaient le plus de risques. C'étaient ceux-là qui lui montraient des choses ; ceux-là qui pouvaient la faire tomber.

Ça va aller. Regarde par terre. Ne lève pas les yeux.

Elle prit une profonde inspiration et poussa la porte. La puanteur du désodorisant et du désinfectant la prit à la gorge et lui donna un peu la nausée. Curieusement, il n'y avait personne, mais à cette heure matinale, la station était presque vide.

Elle se précipita dans la cabine la plus proche sans quitter le sol des yeux et referma la porte. Après avoir fait pipi et tiré la chasse, elle rouvrit la porte, les yeux toujours baissés. La partie la plus difficile l'attendait : se laver les mains.

Elle faillit réussir. Mais le distributeur de savon ne fonctionnait pas. Elle appuya plusieurs fois sur le bouton pousser et ne put s'empêcher de lever la tête. Peut-être y avait-il quelque chose dans le miroitement interdit qui l'avait attirée, comme une porte laissée entrouverte. Impossible de se retenir de l'ouvrir un peu plus grand pour voir ce qui se tenait de l'autre côté.

Elle vit son reflet. Sauf que ce n'était pas elle. Ce n'était même pas un reflet. C'était une fille qui lui ressemblait, un

peu plus vieille. Mais alors qu’Alice était brune aux yeux bleus, celle-ci avait la peau très claire, presque albinos, des cheveux blancs et des billes d’un gris laiteux en guise d’iris.

« *Alisssss.* »

Même sa voix était pâle et éthérée, comme portée par une brise.

— Pas maintenant. Va-t’en.

« *Chhhbut. Chhhbut.* »

— Laisse-moi tranquille.

« *J’ai besoooooin de toi.* »

— Je ne peux pas.

« *Dooooors, maintenant.* »

— Non, je ne suis pas...

Mais avant que le mot « fatiguée » ne franchisse les lèvres d’Alice, ses paupières se fermèrent d’un coup et elle s’écroula.

5.

G trouvé la voiture.

Était-ce possible, après tout ce temps ?

Et, bien sûr, Gabriel était parfaitement conscient de ce que le Samaritain n'avait *pas* écrit. « G trouvé la voiture », pas « J'ai trouvé ta fille ». À moins qu'il ne ménage Gabe. Mais alors, pourquoi le faire aller là-bas ? Ces mots ne disaient pas tout. Il le sentait. Un mensonge par omission. *G trouvé la voiture.* Et ?

Il plissa les yeux pour déchiffrer les panneaux routiers inconnus et engagea le camping-car sur des routes qui lui paraissaient trop étroites et sinueuses. Gabe était toujours un peu désorienté quand il quittait l'autoroute. Comme s'il avait coupé sa ligne de sécurité. Tranché le cordon ombilical. Sauté à pieds joints dans le vide sans parachute.

La panique agita ses griffes fiévreuses quelque part sous son crâne. À l'idée qu'il pourrait la manquer, la laisser filer. À nouveau. Des pensées irrationnelles, folles. Mais qu'il ne contrôlait pas. L'autoroute. C'était son seul lien. L'endroit où il l'avait vue pour la dernière fois. L'endroit où il l'avait perdue.

On est censé faire l'impossible pour son enfant. Et lui s'était contenté de la regarder disparaître. De laisser ces feux arrière s'éloigner. Partie. Évaporée. Si seulement il

avait agi différemment. Si seulement il n'avait pas abandonné. Si seulement il avait suivi ce foutu tas de ferraille. Si seulement, si seulement.

Glorieux recul. Mais le recul n'a rien de glorieux. Le recul est un minable escroc. Un présentateur de jeu télévisé dans un costume lamé d'or avec un postiche, qui vous montre d'un air moqueur ce que vous auriez pu gagner :

Si vous aviez été plus rapide, plus courageux, plus motivé. Si vous n'étiez pas si lâche. Mais, mesdames et messieurs, applaudissez-le. Il s'est bien battu. Pour un perdant. Pour un putain de perdant.

Il serra plus fort le volant et jeta un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord : 2 h 47. Le ciel était une épaisse étoffe de velours noir ponctué de minuscules têtes d'épingle lumineuses. Il restait du temps avant que l'aube les efface. Mi-février, il avait encore trois heures de nuit noire devant lui, au moins.

Ce qui lui convenait. Il préférait l'obscurité. Il préférait cette période de l'année. Quand les jours commençaient à raccourcir, en octobre, il éprouvait des sentiments partagés. Il détestait les longues heures ensoleillées de l'été. Les beaux jours amenaient tout un tas de gens sur l'autoroute. Des familles entières en transit pour les vacances. Des visages souriants, heureux, enthousiastes. Des visages suants, épuisés, énervés. Il voyait Izzy dans chacun d'eux.

À deux reprises, au début, il s'était retenu de courir après des fillettes, convaincu que c'était elle. Les deux fois, il s'était rendu compte de son erreur à temps pour ne pas se ridiculiser (ou se faire frapper par un père en colère). L'humiliation lui avait été épargnée. Pas la déception qui lui avait tordu les entrailles.

En octobre, les hordes de vacanciers s'étaient évaporées, de retour à l'école et au travail, au train-train quotidien. Mais d'autres événements les remplaçaient. D'autres

célébrations. Halloween, Bonfire Night¹. Tout au long de l'année, les fêtes s'égrenaient pour rappeler aux solitaires qu'ils étaient bel et bien seuls. Sans enfants aux yeux rendus brillants par l'éblouissement des feux d'artifice. Sans moitié autour de qui passer son bras pour lutter contre les frimas de l'automne.

La palme revenait à Noël, la plus invasive des célébrations. Sur les routes, sur la voie rapide, dans les stations-service, vous pouviez échapper aux autres occasions, la plupart du temps. Mais Noël – ce *putain* de Noël – s'insinuait partout, et de plus en plus tôt chaque année.

Même les stations-service y allaient de leurs décorations minables et de leur sapin bancal au pied garni de boîtes vides emballées à la va-vite. Les boutiques débordaient de gadgets de Noël, cadeaux de dernière minute pour la Tante Edna, dont on avait, c'est fâcheux, oublié la présence à la table familiale. Et la musique. Elle le rendait fou. La même douzaine de chansons diffusées jusqu'à la nausée, et même pas les originales, mais de pâles et irritantes copies. Après la première année, il s'était acheté une paire d'écouteurs à réduction de bruit hors de prix pour les faire taire et passer sa propre playlist, plus larmoyante et respirant nettement moins les bons sentiments.

Gabe haïssait Noël, comme quiconque a un jour perdu quelqu'un. Noël s'empare de votre douleur et la hisse à des sommets inégalés. Toutes les cimes illuminées, les « First Noël² » se liguent pour railler votre perte, vous rappeler qu'il n'existe aucun répit pour vous, aucune pause. Votre chagrin ne connaît pas de fin, et même si vous arrivez à le mettre de côté, comme une boîte de décorations, il revient

1. 5 novembre, commémoration de la tentative manquée de Guy Fawkes de faire sauter le Parlement, en 1605.

2. Chant de Noël traditionnel anglais.

toujours. Il réapparaît chaque année, aussi familier que le fantôme pourrissant de Jacob Marley¹.

Plus loin Gabe se trouvait de Noël, plus il se sentait apaisé. Pas heureux. Gabe n'était jamais heureux. Il doutait que ce boulevard émotionnel se rouvre un jour à lui. Mais il avait atteint une forme d'acceptation. Pas qu'Izzy ait disparu. Une acceptation de ce qu'était devenue sa vie. Dure, fatigante, sans joie ni repos. Mais ça allait. C'était ce qu'il méritait. Jusqu'à ce qu'il la retrouve. D'une façon ou d'une autre.

Un panneau vert émergea des ténèbres devant lui : BARTON MARSH, 3 KILOMÈTRES. Tout de suite à droite. Une flèche orange. Il mit son clignotant et tourna. Laurie Anderson chantait l'histoire d'Hansel et Gretel devenus adultes et ne se supportant plus. Ils ne vécurent pas heureux et n'eurent pas beaucoup d'enfants, il faut croire.

Il s'engagea sur une route de campagne encore plus étroite et sinueuse. Aucun éclairage public. Rien que l'éclat occasionnel d'yeux de chat au milieu de la chaussée. Son téléphone lui signala un message entrant.

« Encore loin ? »

— 3 kilomètres.

« Passé la ferme ? »

— Non.

« Après la ferme, il y a une aire de stationnement.

Arrête-toi. Sentier dans les bois. »

— OK.

Sentier dans les bois.

Son cuir chevelu le démangea. Il se demanda un instant ce qui avait amené le Samaritain dans un coin aussi paumé. Puis il décida qu'il préférerait ne pas le savoir.

1. Personnage de fiction inventé par Charles Dickens dans *Un chant de Noël*, le plus célèbre de ses contes de Noël.

Il reporta sa concentration sur la route. Sur sa gauche, un panneau émergea des ténèbres : OLD MEADOWS FARM. Il repéra sans difficulté l'aire de stationnement quelques mètres plus loin, à droite. L'écriteau « P » disparaissait presque totalement sous la végétation envahissante.

Il se gara derrière la seule autre voiture présente. Une BMW noire, vieille de plusieurs années, sa plaque d'immatriculation en partie masquée par la poussière. Pas suffisamment pour attirer l'attention de la police, mais juste assez pour en compliquer la lecture. Le pare-brise et les fenêtres arrière étaient teintés, mais Gabe doutait que ce soit pour le confort des passagers.

Il coupa le moteur du camping-car, dont le raffut devait être audible depuis la ferme, prit une petite lampe torche dans la boîte à gants, récupéra son épaisse parka sur le siège passager et l'enfila en tortillant les épaules. Puis il sortit du véhicule et verrouilla les portières. Ce qui n'était sans doute pas nécessaire. Il procrastinait. Repoussait le moment.

Il remonta la fermeture éclair de la parka jusque sous son menton. Sa respiration s'envolait dans l'air froid comme des volutes de fumée de cigarette. Il regarda autour de lui. À gauche, un panonceau à moitié pourri pointait vers un étroit passage entre deux buissons non taillés.

Sentier dans les bois.

Gabe doutait qu'il soit prudent de s'engager seul sur un chemin forestier, la nuit.

Il alluma sa lampe torche et se mit en route.

6.

Fran regarda sa montre. Huit minutes. Alice était partie depuis trop longtemps. Même en tenant compte de sa phobie des toilettes publiques, ça n'allait pas. Fran attrapa son sac et recula sa chaise.

Elle remonta d'un pas rapide l'allée centrale, presque vide à cette heure matinale. Dépassa un nettoyeur engoncé dans un uniforme plusieurs tailles trop petites pour sa carcasse imposante, qui balayait le sol sans conviction, l'air de s'ennuyer ferme. Laissa derrière elle le coin librairie et jeux où – même à cette heure, et probablement après qu'il aura gelé en enfer – un triste joueur solitaire appuyait sur les boutons clignotants d'une machine à sous comme un zombie. Elle tourna à l'angle du couloir et pénétra dans les toilettes dames.

— Alice!

Elle gisait sur le sol, recroquevillée en position fœtale, à mi-chemin de la rangée de lavabos. Ses cheveux lui cachaient le visage, et elle tenait toujours son sac à dos d'une main sans force. Quelques feuilles de papier toilette étaient accrochées à la semelle d'une de ses bottes.

— Merde.

Elle s'agenouilla et dégagea le visage d'Alice. Son souffle était faible mais régulier. Quand la fillette partait, sa